

MARIA DERAISMES PERSONNALITÉ PONTOISIENNE

Le 13 octobre 1895, à Pontoise, une rue Maria Deraismes a été inaugurée tandis qu'un comité dédiait, le même jour, un monument (un buste au-dessus d'une fontaine) à cette personnalité pontoisienne. Rue et monument sont situés dans le quartier de l'Hermitage où, pendant de longues années, cette femme, célèbre à l'époque, a passé la plupart des étés.

Elle y louait en effet, avec sa soeur Anna devenue veuve, l'ancien couvent des Mathurins et y recevait à la fois des personnalités locales, des journalistes, des hommes politiques ainsi que des artistes (sa demeure a été plusieurs fois peinte par Pissarro).

Artiste elle-même (pianiste et peintre), elle a été femme de lettres (plusieurs comédies), journaliste, pamphlétaire et conférencière au talent reconnu. Elle a mis tous ces dons au service de son militantisme en tant que féministe et en tant que républicaine laïque.

Il s'agit d'un personnage quelque peu oublié aujourd'hui, mais qui a joué un rôle important dans la vie intellectuelle, politique et sociale de son temps. Nous en voulons pour preuve le fait que quelque 15 000 personnes ont assisté à ses obsèques civiles au cimetière Montmartre, le 9 février 1894.

Origines et éducation

Elle naît à Paris en 1828, dans un milieu bourgeois très aisé : sa mère, Anne Soleil, est la nièce et l'héritière d'un opticien connu, tandis que son père, François Deraismes, est un commissionnaire en marchandises qui réussit bien dans ses affaires. La fortune léguée par ses parents lui permettra au demeurant de mener, au fil des ans, une existence confortable, tout en tenant salon et en pratiquant, discrètement, de nombreuses charités.

Elle grandit également dans un milieu cultivé ; son père notamment est un bourgeois libéral qui, ayant fait de bonnes études avant de prendre la direction de sa maison de commerce, a conservé l'amour des belles-lettres et est épris du XVIII^e siècle, admirant en particulier les oeuvres de Voltaire.

L'éducation qu'elle reçoit est donc plus large et plus ouverte que celle de la plupart des jeunes filles de son temps. Les cours lui sont donnés à domicile, sa soeur Anna, de sept ans plus âgée, apportant son concours à la formation d'un esprit avide de connaissances. Cet enseignement est complété par les soirées littéraires données dans le salon de ses parents.

A partir de sa dix-huitième année, elle se cultive elle-même avec âpreté, se passionnant en particulier pour la philosophie. Elle lit la *Bible*, les Pères de l'Eglise, les livres traduits des religions hindoues et orientales, perdant au passage une partie de sa foi chrétienne, qui restera pourtant sous-jacente (selon ses proches, à ses derniers instants, elle cherche encore à se persuader « qu'il y a quelque chose de nous qui survit dans un monde meilleur »).

Elle aborde les philosophes tels que Leibnitz, Hobbes, les philosophes anglais et allemands du XVIII^e siècle. Elle apprend le grec et le latin pour lire les Anciens dans le texte. Quelques années plus tard, elle est attirée par la philosophie d'Auguste Comte, mais, déçue, elle va combattre le positivisme « avec une énergie plus intuitive que rationnelle ».



*Maria Deraismes jeune (Coll. part.,
cliché J. Grimbert).*

Sa jeunesse n'est pas seulement studieuse, elle est aussi mondaine. Restée seule à Paris après le mariage de sa soeur avec un malouin (1846), le décès de son père (1852) et de sa mère (1861), elle continue la tradition familiale en recevant beaucoup et son salon, peu à peu, devient un rendez-vous littéraire et artistique, fréquenté par les éléments républicains. Sa soeur, devenue veuve et sans enfant, la rejoint à Paris en 1865. Cette date marque le début d'une période laborieuse et active.

A noter que sa santé sera toujours délicate. A ce propos, Jean Bernard, son ami et biographe (il préfacera ses oeuvres complètes) donne les précisions suivantes : « Je ne serais pas complet si, avant de terminer cette notice, je ne disais que sa santé chancelante, à l'âge de l'épanouissement de la jeune fille, fut peut-être un motif qui l'éloigna du mariage, mais la vérité est qu'elle avait une aversion pour la servitude que la loi civile fait peser sur la femme. Un jour que nous causions ensemble, avec cette franchise pleine de retenue qu'elle apportait dans ses conversations, elle disait en riant : - Pourquoi je ne me suis pas mariée ? Il peut y avoir plusieurs raisons, mais la vraie, c'est que je n'ai pas rencontré l'homme qui me plaisait, ou si je l'ai rencontré, je ne l'ai pas vu ».

L'artiste

Entre seize et vingt-cinq ans, outre son engouement pour la philosophie, elle se livre à des études artistiques. En particulier, elle joue du piano plusieurs heures par jour et se risque même à la composition. Elle apprend par ailleurs le dessin avec un élève de Paul Delaroche qui, en 1840, a ouvert aux Batignolles un cours pour les jeunes filles. Elle ne suit cet enseignement que pendant deux hivers car, l'état de santé de son père devenant préoccupant, la famille quitte Paris pour un meilleur climat, celui de Nice. Là, elle reçoit des leçons de Ferrari, peintre du roi de Sardaigne, lequel l'initie à la peinture.

Revenue à Paris après la mort de son père (1852), Maria Deraismes rencontre le peintre belge Carlier, prix de Rome, et travaille dans son atelier. Cet artiste ayant quitté la France, elle entre ensuite dans celui du peintre Léon Coignet, célèbre par son talent mais aussi par les élèves qu'il a formés, tels Meissonier ou Rosa Bonheur.

Ce début de carrière artistique est bientôt interrompu car Maria Deraismes tombe très gravement malade. Elle souffre alors, semble-t-il, d'une maladie d'estomac qui provoque des étouffements. Selon ses propres dires, au cours de l'année 1853, elle est soignée « par vingt-deux médecins bien comptés ».

Quelques oeuvres picturales de Maria Deraismes ont été conservées par sa famille et ses amis, puis confiées, semble-t-il, à des musées ; nous n'avons malheureusement pas pu en retrouver trace.

L'écrivain

Maria Deraismes vient à l'écriture un peu par hasard. Sa mère organise des soirées où l'on joue la comédie de salon et elle y tient son rôle comme les autres. Pour rendre un peu plus intéressantes ces réunions, elle a l'idée de composer de petites pièces de théâtre. L'une d'entre elles, *A bon Chat, bon Rat*, dépasse le cercle des intimes et est jouée à Bade (Baden-Baden) pendant la saison des eaux.

Les saynètes et proverbes écrits par Maria Deraismes sont publiés en 1864 sous le titre *Le théâtre chez soi*. Ces comédies ne seraient plus jouables à notre époque ; on y trouve cependant quelques pensées originales. Voici l'intrigue de deux d'entre elles :

- *A bon chat bon rat* : un homme et une femme appartenant à la bonne société, mais portant de pauvres vêtements afin de passer incognito, se trouvent face à face malgré eux dans une cabane de pêcheur où l'un et l'autre sont venus chercher la solitude. Après avoir échangé de nombreuses réflexions désabusées sur la vie en société et les relations entre hommes et femmes, ils se quittent... en promettant de se revoir.

- *Retour à ma femme* : une femme trompée ruse avec son mari en s'inventant une passion pour quelqu'un d'autre. Le mari soupçonne son cousin, etc... ; en conclusion, le couple se reconstitue. Il s'agit d'un thème particulièrement banal, le dialogue comportant cependant des considérations sur la musique exprimées de façon très sensible ainsi que, déjà, des propos très « féministes » tels que : « Les chaînes du mariage vous gênent ; nous, elles nous brisent ! Oh ! si les mères disaient à leur fille tout ce qu'une union leur impose de devoirs, de luttes incompatibles avec la nature, la plupart reculeraient devant de semblables engagements ».

La journaliste pamphlétaire

Encouragée par ces premiers succès littéraires, Maria Deraismes en vient à publier des articles dans divers journaux, notamment *L'Europe*, *Le Nain Jaune*, *Le Grand Journal*.

Elle traite de problèmes de société - parfois en réponse à des opinions exprimées dans d'autres organes de presse. Les sujets abordés sont les plus divers tels l'influence du roman, les courses de chevaux, les avantages de la vie à la campagne, les mariages d'argent, la futilité de l'éducation donnée aux enfants ; elle traite également de l'art, des rapports d'amitié ou de la vertu.

Puis elle réserve ses articles à une publication féministe, *Le Droit des Femmes*. Elle y exprime des points de vue particulièrement hardis pour une femme de son statut social et de son époque (la fin du Second Empire) ainsi que le montrent les phrases suivantes, citées à titre d'exemple :

- « Qu'est-ce que veulent les femmes ? Le voici, rien de plus simple. Elles veulent tout ce que les opprimés, les assujettis, ont voulu depuis le commencement des sociétés : leur juste part de droit et de liberté ».

- « Il s'ensuit que, tant que la femme n'a en partage que les humbles labeurs, quelque pénibles qu'ils soient, aucune voix ne s'élève et ne proteste. Quand il s'agit pour elle, au contraire, de travaux glorieux, les vieilles litanies commencent : mère et nourrice ».

- « Un garçon n'a pas cent sous dans sa poche et ne compte sur aucun parent. S'il se sent intelligent, actif, suffisamment instruit, il se dit : j'arriverai. Et très souvent il arrive. Malgré sa capacité, une femme née pauvre est définitivement pauvre pour le reste de ses jours, parce qu'elle n'occupera jamais que les bas degrés de l'échelle du travail, les degrés supérieurs lui étant interdits. Sa ressource, c'est le mari. Si le mari manque, il faut se rabattre sur l'amant. Certaines trouvent plus simple de commencer par celui-ci ».

L'oratrice

En 1866, est lancée la mode des conférences. En particulier, deux rédacteurs de *L'Opinion Nationale*, MM. Labbé et Richer, organisent des conférences au Grand Orient de France, lesquelles deviennent bientôt célèbres et constituent des appels à la liberté sous la chape de plomb de l'Empire.

Ces deux journalistes, connaissant les idées et les écrits de Maria Deraismes, lui demandent de prendre la parole. Le premier mouvement de la jeune femme est de refuser mais, tandis qu'elle réfléchit à la forme qu'elle doit donner à son refus, elle lit un numéro du *Nain Jaune* dans lequel Barbey d'Aurevilly attaque avec la dernière violence les femmes écrivains, les « Bas-Bleus ».

Maria Deraismes, blessée dans ses idées et dans son amour-propre, n'hésite plus. Dans l'avant-propos de *Nos principes et nos mœurs*, elle raconte elle-même cet incident : « Cet article était dirigé contre les femmes auteurs. L'impertinence, la grossièreté y étaient déversées à pleines mains. Celui qui l'avait écrit contestait même le talent à des femmes qui ont contribué, pour une large part, à la gloire littéraire de la France. Je fus irritée, indignée ; et après cette lecture j'avais changé de résolution. Les considérations qui, tout à l'heure, me retenaient, les raisons que j'avais jugées plausibles, me semblaient misérables ; mon refus ne me paraissait plus qu'une pusillanimité. Devant de telles attaques, la seule attitude digne était de ne point se laisser intimider et de suivre son chemin ».

Un témoin, M. Siebecker, a décrit les impressions qu'il a ressenties lors de la première conférence donnée par Maria Deraismes : « Je m'attendais à trouver une vieille fille précieuse, minaudière et nulle. Mon étonnement fut grand en voyant arriver une jeune fille de vingt-quatre à vingt-cinq ans (*elle est en réalité âgée alors de trente-huit ans*), au visage un peu pâle, d'une grande distinction de formes et d'allure, d'une élégance simple, sans timidité ridicule et sans aplomb insolent. Dès le début, elle conquiert son auditoire. La voix était bien timbrée, l'élocution facile, la langue d'une grande pureté, les traits d'esprit fins sans être méchants, bien lancés. Avec cela un haut bon sens et une grande érudition. Le succès fut complet ».

De son côté, Maria Deraismes a relaté ses débuts de conférencière dans l'avant-propos de *Nos principes et nos mœurs* : « Cette première épreuve publique me donna des résultats inespérés. La curiosité avait attiré une affluence considérable ; la salle du Grand-Orient était comble. A peine avais-je parlé cinq minutes que la sympathie de mon auditoire m'était acquise : il devint expansif, chaleureux, enthousiaste. Cet essai, fait pour m'encourager, ne m'éblouit pourtant point. Peut-être devais-je mon



Maria Deraismes caricaturée par Gill.

Maria Deraismes, toutefois, compte tenu de son état de santé (crises d'emphysème), se réfugie chez une tante en Bretagne. Au lendemain de Sedan, le 4 septembre, elle prend officiellement position pour la République.

A Saint-Malo, elle n'est pas une inconnue et sa réputation de conférencière l'a précédée. Le conseil municipal républicain lui demande de prendre la parole dans une grande réunion au théâtre. Elle choisit comme sujet « République et Monarchie » et le succès est considérable. Un journal local rend compte de cette soirée dans un article qui se termine ainsi : « En voyant Mlle Maria Deraismes s'avancer, avec sa beauté triste, dans son costume noir, il nous a semblé voir la statue de la patrie en deuil ».

Elle paie ce succès par un vomissement de sang et sa santé ébranlée l'oblige à renoncer, pendant quatre ans, à prendre la parole en public.

La militante républicaine

Après la guerre de 1870 et la Commune, Adolphe Thiers tient pendant deux ans les rênes du pouvoir. Mais il doit démissionner, et un gouvernement « d'ordre moral », qui prône la restauration monarchique, lui succède. Toutefois, les élections des 20 février et 15 mars 1876 vont donner la majorité aux républicains.

Dans la notice biographique figurant en tête des oeuvres complètes de Maria Deraismes, Jean Bernard retrace la façon dont elle est entrée en politique, à l'occasion de cette consultation électorale : « Maria Deraismes fut une des plus vaillantes à se lancer dans la mêlée, et son nom, déjà célèbre à Paris, devint populaire dans tout le département de Seine-et-Oise. Les hommes du 10 mai, qui avaient entrepris cette équipée misérable, avaient débuté par refuser le droit de se réunir. Maria Deraismes se passa d'autorisation ; elle invita les habitants de Pontoise dans le grand salon de sa belle propriété des Mathurins ; M. de Broglie aurait bien voulu empêcher une propriétaire d'inviter ses voisins à prendre une tasse de thé, mais il ne l'osa pas. Après le thé, on causait, et Maria Deraismes improvisait des conférences familiales dont le succès fut tel qu'on y venait de tout le département ; souvent, on se trouvait plusieurs centaines ; ces jours-là, le salon était trop petit et on piétinait les prohibitions de M. de

succès à un sujet heureux, à une disposition personnelle particulière, enfin à un concours de circonstances favorables. Cette année, j'ai donné suite à mes débuts ; j'ai retrouvé le public nombreux, assidu, sympathique qui, l'année précédente, m'accueillit avec tant de bienveillance. Aujourd'hui, la forme sous laquelle je dois répandre mes convictions est arrêtée, je n'hésite plus. J'ai compris, par l'expérimentation, combien l'influence de la parole « parlée » est supérieure à celle de la parole écrite. »

Pendant quatre ans, de 1866 à 1870, ce succès ne va pas se démentir. Les conférences données par Maria Deraismes (au Grand Orient, à l'Athénée, à la salle des Capucines), pendant cette période, traitent principalement de l'émancipation des femmes et de la libre pensée.

Arrive 1870, année terrible qui voit les Prussiens s'avancer vers Paris. Maria Deraismes et sa soeur organisent une ambulance dans un de leurs immeubles de la rue Saint-Denis, ambulance qui fonctionnera pendant toute la guerre aux frais des deux soeurs.

Broglié et les pelouses du jardin. Les croisées ouvertes, on écoutait de magnifiques discours contre les tentatives du pouvoir personnel. Des orateurs écoutés des foules venaient aussi de temps en temps se faire entendre dans le salon des Mathurins, et Hubbard père, Ernest Lefèvre, Pascal Duprat, Deschanel, Lapommeraye, Ernest Hamel, Lockroy, Naquet, furent les hôtes de Maria Deraismes. Cette propagande s'étendit dans les principaux cantons, et, aux élections, le résultat prouva que l'infatigable propagandiste n'avait pas perdu son temps : pour la première fois, un républicain, M. Senart, était élu dans la Seine-et-Oise ».

Ultérieurement, en prévision des élections de 1881, Maria Deraismes va plus loin dans l'engagement politique : elle suscite et elle aide, de ses conseils ainsi que de ses deniers, la création d'un journal hebdomadaire, *Le Républicain de Seine-et-Oise*.

Le numéro 1 de cette publication, daté du 16 octobre 1880, dans un éditorial intitulé « Notre programme », indique clairement ses intentions : il s'agit d'un organe de presse engagé politiquement et qui se propose de soutenir un parti, l'Union Républicaine. Citons : « Pourquoi ? Parce qu'en France, la seule nation ayant pour axe politique cette institution, organe même de la démocratie, qui s'appelle le suffrage universel, rien n'est organisé pour le fonctionnement d'une démocratie ».

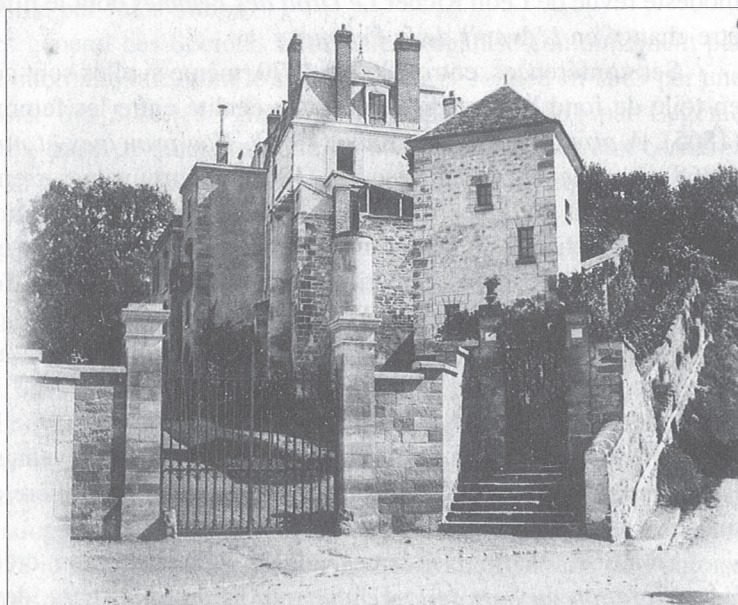
A une époque où certains croient encore qu'une restauration monarchique ou impériale est possible, l'éditorial exprime cette vue prémonitoire : « La République n'est plus un parti : elle tend de plus en plus à se confondre avec la patrie elle-même ». Ajoutons que d'autres ambitions sont affirmées : « La politique ne se compose pas seulement de ces hautes questions qui s'agissent dans le Parlement, et à ceux qui ont eu des oreilles pour entendre, des yeux pour regarder et pour lire, nous rappellerons les scandales non publiés, les abus restés cachés, les fonctionnaires encore en place malgré leur indignité ou leur forfaiture, les communes mises à l'index, les préférences administratives effrontément affichées, les désignations ou les vœux du suffrage universel méprisés ou raillés, nous rappellerons enfin tout ce qui s'est passé dans notre département depuis un an... »

On trouve, dans la collection du *Républicain de Seine-et-Oise*, de nombreux éditoriaux et de nombreux articles signés Maria Deraismes, lesquels sont consacrés pour la plupart à des thèmes politiques d'actualité. De 1881 à 1884, Maria Deraismes dirige de fait la publication ; elle en deviendra même l'unique propriétaire par une adjudication passée devant Maître Delacour, notaire à Pontoise, à la date du 9 avril 1883. La publication du journal cessera en décembre 1884, un autre journal, *Le Progrès de Seine-et-Oise*, prenant sa place en tant qu'organe "républicain".

Dans les derniers numéros de son journal, Maria Deraismes donne libre cours à ses talents de polémiste : elle y attaque des religieux de Pontoise qui, semble-t-il, ont exercé des sévices graves sur certains de leurs élèves ; elle répond ensuite avec virulence à un journaliste de *l'Avenir de Pontoise*, qui a pris leur défense.

La militante laïque

Maria Deraismes sait que les revendications des femmes ne peuvent aboutir tant que l'éducation qui leur est donnée les maintient dans l'ignorance et par conséquent dans la dépendance des hommes. Elle mène donc une campagne en faveur de l'école laïque. Elle se tourne pour cela vers la Libre Pensée et, avec Victor Poupin, elle organise le premier congrès anticlérical, lequel se tient dans l'hôtel de la rue Cadet, au siège de la Franc-maçonnerie. Ce congrès est présidé par Victor Schoelcher, sénateur, surtout connu pour son action en faveur de l'abolition de l'esclavage ; la vice-prési-



L'ancien couvent des Mathurins, demeure de Maria Deraismes à Pontoise.

dente est Maria Deraismes et le secrétaire Jean Bernard. Voici comment celui-ci évoque les souvenirs de ce congrès, ouvert le 15 mai 1881 : « M. Schoelcher vint peu, présida rarement, et c'est en somme Maria Deraismes qui dirigea les travaux avec autant de tact que d'autorité. Plus de cinq cents membres suivirent avec assiduité ces discussions, parfois fort animées, et où, après un discours très net de M. Jules Roche que nous trouvions tout de même un peu avancé, *quantum mutatus!*, nous adoptâmes la proposition de la séparation des Eglises et de l'Etat, avec toutes ses conséquences, notamment : l'abolition du Concordat, la suppression du budget des Cultes, la liberté des cultes sans privilège aucun et le droit commun pour tous. Avec M. Naquet, nous réclamâmes le divorce. On étudia la liberté de réunion et d'association, examinée au point de vue des associations et des congrégations religieuses. Le Congrès déclara qu'il était nécessaire de distinguer entre les congrégations religieuses et les associations, qui sont essentiellement différentes par leur but, leur organisation et leurs résultats, et il se prononça pour la liberté absolue d'association et pour une législation spéciale applicable aux ordres religieux (...).

Furent encore examinées les questions de l'éducation, des fêtes laïques, de la propagande anticléricale, de l'organisation du service hospitalier et de l'assistance laïque ; enfin, on termina par l'étude des « moyens de soustraire la femme à l'influence cléricale ».

Sur la proposition de Maria Deraismes, on adopta le vœu suivant : « Le Congrès émet le vœu que les hommes, et surtout les libres penseurs, fassent de leurs femmes leurs compagnes dans leurs réunions, cercles, comices, et travaillent à les faire reconnaître légalement comme leurs égales. Il est entendu que le droit politique est compris dans la formule : Egalité ».

Le Congrès se termina par une grande réunion de plus de quatre mille personnes au cirque Fernando. Louis Blanc y prononça un de ses derniers, mais des plus admirables discours.

Après le grand historien de la Révolution française, dont la parole énergique avait littéralement transporté la salle, on obligea Maria Deraismes à parler ; son discours ne figurait pas au programme et elle n'avait pu le préparer ; aussi bien, succéder à l'orateur éminent alors dans toute sa popularité, était un gros danger ; pour dire vrai, il faut reconnaître que tout d'abord il y eut dans cette foule encore frémissante aux accents de Louis Blanc, un moment d'étonnement ; ce ne fut qu'une impression vite dissipée, car Maria Deraismes improvisa ce jour-là un discours magistral sur le rôle de la femme dans la société, et à la fin, les spectateurs, charmés, entraînés, séduits et captivés, renouvelèrent les mêmes salves d'applaudissements qu'on avait prodiguées à Louis Blanc. »

La pionnière du féminisme

Nous avons vu que, dès ses premiers écrits, Maria Deraismes prend des positions très fermes concernant les droits des femmes (ou plutôt leur absence de droits). En particulier, elle collabore à la modeste revue de Léon Richer *Le Droit des Femmes* dont le titre, qui paraît subversif aux autorités, doit être changé en *L'Avenir de la Femme*.

Ses conférences, entre 1866 et 1870, même si elles sont consacrées à d'autres sujets, ont toujours en toile de fond la revendication d'une égalité entre les femmes et les hommes : *Aux femmes riches* (1865), *A propos des courtisanes* (1865), *Nos principes et nos mœurs* (1868), *Eve dans l'humanité* (1868), *L'ancien devant le nouveau* (1869). On trouve par exemple, dans *Nos principes et nos mœurs*, le texte suivant : « Il a paru tout simple de restreindre l'éducation des femmes ; et l'on s'est appuyé sur cette raison : chacun doit avoir une instruction conforme à son emploi et à son état. La femme est vouée tout entière aux soins de l'intérieur et du ménage ; une trop forte dose de savoir lui est parfaitement inutile ; une direction élevée de la pensée l'éloigne des devoirs de la famille. Et l'on s'empresse de citer l'intérieur de Chrysale. Messieurs, mesdames, Molière a eu tort de railler une chose bonne et belle en elle-même. Pourquoi ce titre de *Femmes Savantes* ? Je ne le comprends pas. Philaminte, Bélise, Armande sont des ignares, des pédantes, et rien de plus. Que l'imbécile Chrysale, trop ignorant pour savoir en quoi consiste la science, les décore du titre de savantes, cela se conçoit ; mais que Molière s'y laisse prendre, cela ne s'accepte pas. Non seulement Molière a, dans cette pièce, insulté les femmes, mais il a encore plus insulté la science. »

En 1869, Maria Deraismes adhère à l'association créée par Léon Richer, la *Société pour l'Amélioration du Sort de la Femme* qui, l'Empire disparu, deviendra *Société pour l'Amélioration du Sort de la Femme et la Revendication de ses Droits*.

En 1871, sans doute retenue par sa formation bourgeoise, elle garde ses distances vis-à-vis de la Commune dont elle réprovoque les excès. Mais elle ne peut rester indifférente à l'horrible répression qui suit et elle proteste contre les sentences prononcées à l'égard des « pétroleuses » dans un article paru, le 24 septembre 1871, dans *L'Avenir des Femmes*, sous le titre « Un réquisitoire ».

En 1872, Léon Richer et Maria Deraismes inaugurent des banquets féministes où ils invitent les plus hautes personnalités. Le premier d'entre eux leur vaut l'adhésion de Victor Hugo dans une lettre retentissante où l'on trouve cette déclaration : « La femme ne vote pas, elle ne compte pas ; il n'y a pas de citoyennes ; c'est un état violent, il faut qu'il cesse ».

A partir de cette époque, Maria Deraismes s'investit beaucoup dans les combats politiques mais cela ne l'empêche pas de continuer à prêcher des thèses féministes, notamment dans *Eve contre M. Dumas fils* (1872). Elle participe par ailleurs activement au premier Congrès international des femmes, tenu à l'occasion de l'exposition qui se tient à Paris en 1878 ; elle y prononce l'allocution d'ouverture et préside les travaux d'une des commissions, la section de morale.

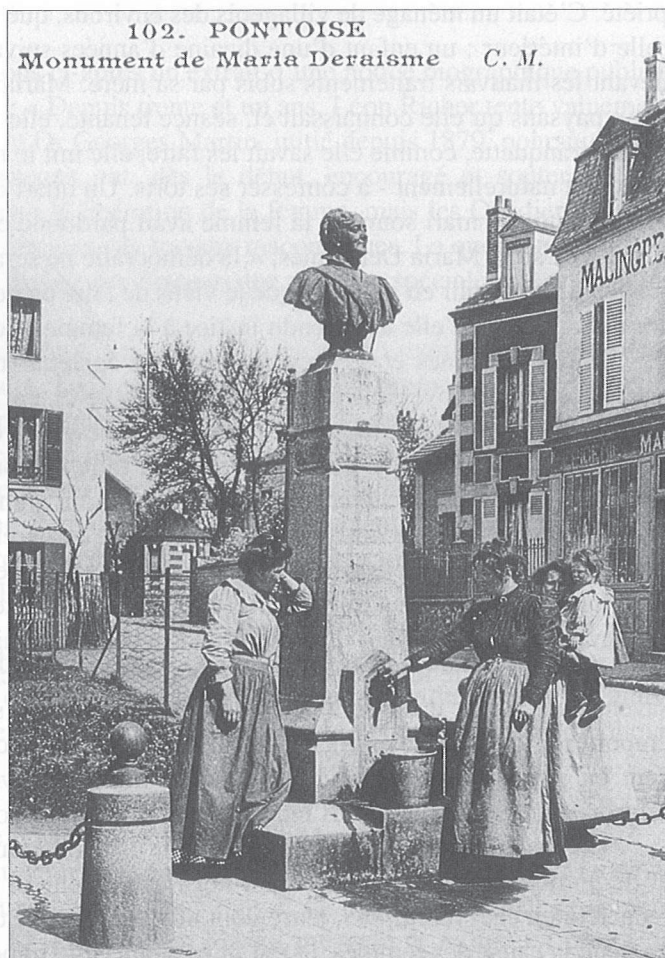
En 1882, Maria Deraismes et Léon Richer se séparent, ce dernier fondant une autre société, *La Ligue Française pour le Droit des Femmes*. Elle prend alors la présidence de la *Société pour l'Amélioration du Sort de la Femme et la Revendication de ses Droits*.

En 1889, à l'occasion de l'exposition internationale tenue à Paris, deux congrès féministes sont organisés : l'un, émanant de l'initiative privée, est présidé par Maria Deraismes ; l'autre officiel, c'est-à-dire patronné par le ministère, est présidé par Jules Simon.

Enfin, en 1892, se tient le Congrès général des Sociétés Féministes, organisé conjointement par l'*Union Universelle des Femmes* (union internationale, dont le siège est à Paris, fondée en 1889 par une Polonaise) et par la *Fédération Française des Sociétés Féministes* (organisée en 1891 par Eugénie Potonié-Pierre et Maria Deraismes). On y traite de sujets tels que « l'accès des femmes aux carrières libérales » ou « l'égalité des deux sexes au point de vue des études scientifiques et artistiques » ou encore « la protection de la jeune fille et de l'enfant ».

Maria Deraismes, en matière de féminisme, ne se contente pas d'une action à l'échelon national, elle exerce son activisme également sur le terrain. En particulier, dans ses moments de loisir, elle réunit dans sa propriété de Pontoise des femmes du peuple ou va les trouver dans leurs villages pour leur apprendre « la bonne nouvelle » moderne. Elle prend également la parole dans des fêtes républicaines aux environs de Paris. Par exemple, à l'occasion de l'inauguration d'une statue de la République au Pecq, son discours comprend la phrase suivante : « Le XVIII^e siècle s'est arrêté à l'homme, il en a fait le citoyen. Le XIX^e ira jusqu'à la femme et la proclamera citoyenne ».

Par ailleurs, elle n'hésite pas à intervenir dans des cas concrets. A titre d'exemple, voici une anecdote contée par Jean Bernard lors de l'inauguration de son monument à l'Hermitage : « Il y a trois ans, à pareille époque, je me promenais sur la jolie terrasse des Mathurins qui domine la ville de Pontoise et nous conversations avec Maria Deraismes, déjà frappée par le mal qui devait l'emporter (*il s'agit d'un cancer*). Tout à coup, nous entendîmes des cris derrière le jardin, dans le chemin creux qui borde la pro-



Le monument dédié à Maria Deraismes. La stèle y est encore présente (Cliché A.D.V.O.).

priété. C'était un ménage de villageois des environs, que le hasard avait amené là et qui vidait une querelle d'intérieur ; un enfant d'une dizaine d'années suivait à quelques pas, pleurant à chaudes larmes devant les mauvais traitements subis par sa mère. Maria Deraïmes quitta la conversation, courut aux deux paysans qu'elle connaissait et, séance tenante, elle se fit juge du camp. Par une remontrance à la bonne franquette, comme elle savait les faire, elle mit le mari brutal à la raison et l'obligea - car le mari avait tort naturellement - à confesser ses torts. Un quart d'heure après, tout le monde partait réconcilié et enchanté. Le mari souriait, la femme avait pardonné et l'enfant séchait ses larmes. Voyez-vous, me disait à ce sujet Maria Deraïmes, « la démocratie ne sera vraiment forte que lorsqu'elle aura trouvé le moyen d'accomplir en grand ce que je viens de faire en petit ; quand elle aura empêché l'homme d'abuser de sa force, qu'elle aura rendu justice à la femme et obligé à sourire les tout petits enfants ».

Maria Deraïmes et sa soeur contribuent également à la formation d'une militante féministe, en accueillant à leur foyer une jeune orpheline. Celle-ci, en 1917, parvenue à l'âge de 78 ans, évoque ainsi ses souvenirs : "A ma sortie de pension, ces dames, me voyant très délicate, demandèrent l'autorisation à mon tuteur de me garder sous leur toit, pour faire un pont entre ma vie de pensionnaire et mon entrée dans la vie des devoirs sociaux. Maria Deraïmes, la grande féministe, s'attacha à former mon caractère, à développer mes facultés cérébrales et me fit comprendre la dignité que doit posséder toute femme qui se respecte en remplissant les devoirs de son sexe et en exigeant, en échange, les droits qui lui sont dus. Ce grand esprit eut sur ma vie une salutaire influence. C'est dans cette maison que j'ai connu Gustave Bogelot" (il s'agit d'un jeune avocat méritant qui deviendra son mari).

A noter que le féminisme, prêché tant par Léon Richer que par Maria Deraïmes, est réaliste : ils savent qu'il s'agit d'un combat de longue durée et ne souhaitent pas brûler les étapes ; on ne peut emporter d'assaut la résistance à l'égalité des sexes, on commencera par y faire « brèche ». Ils renoncent en particulier à revendiquer dans l'immédiat le vote des femmes, ayant perçu que, entre les réformes à réclamer, la moins mûre, la plus choquante pour l'opinion publique est le suffrage féminin.

Un groupe libéral ayant voulu soutenir la candidature de Maria Deraïmes aux élections de 1881 et de nombreux journaux s'en étant fait l'écho, celle-ci motive son refus dans une lettre adressée au rédacteur en chef du *Rappel*, lettre dont un extrait figure ci-après : « Certes, depuis quinze ans, j'ai pris en main la cause des femmes, et j'ai fait revivre cette importante question ensevelie après la Révolution de 1848. J'ai, en toute circonstance, demandé l'intégrité des droits féminins, aussi bien politiques que civils. Dès lors, le mouvement s'est généralisé, l'idée n'a cessé de marcher ; elle est même parvenue jusqu'aux Chambres. Mais comme, malgré les progrès accomplis dans les esprits et dans les consciences, rien n'est encore changé dans la loi, que le terme « français », employé dans les codes et les constitutions, n'implique pas toujours celui de « française » et qu'il l'exclut même en plus d'un cas ; qu'en conséquence, ma candidature ne peut être qu'une candidature de protestation, dont le résultat inmanquable, même s'il y a succès, est l'invalidation, je refuse. Car cette vaine tentative n'amènerait que des retards. Le temps est une matière trop précieuse, et nous n'en disposons que dans une trop faible mesure pour que nous la prodiguions inconsidérément ».

Cependant, si Maria Deraïmes juge inopportun de présenter sa candidature aux élections législatives, elle s'apprête en revanche à demander son admission dans la Franc-Maçonnerie, ce qui constitue une sorte de révolution.



Maria Deraïmes, décorée du cordon de Maître (Coll. part., cl. J. Grimbert).

La première femme Franc-Maçon

Concernant cet aspect de sa vie, nous citons ci-après un extrait d'une notice biographique publiée dans le *Dictionnaire de la Franc-Maçonnerie* : « Depuis trente et un ans, Léon Richer tente vainement de faire admettre les femmes dans les loges ; le Dr Georges Martin, initié depuis 1879, poursuit obstinément le même but. D'éminents Francs-Maçons ont, dès le début, encouragé et soutenu Maria Deraismes dans sa lutte de tous les instants pour la libération de la femme, mais les Obédiences refusent ou ajournent l'autorisation d'associer les femmes aux travaux maçonniques. La question est si brûlante que Léon Richer prévoit dans sa revue *L'Avenir des Femmes* une rubrique spéciale : « Les femmes et la Franc-Maçonnerie ».

En 1881, la loge des « Libres Penseurs du Pecq » ajoute à son règlement intérieur un article prévoyant la participation des femmes aux travaux. La commission chargée d'approuver les règlements particuliers des loges de la Grande Loge Symbolique Ecossaise ajourne la proposition de la loge du Pecq. La loge du Pecq quitte alors l'Obédience et se rend indépendante : elle est devenue libre d'initier une femme. L'unanimité se fait sur le nom de Maria Deraismes. Le 25 novembre 1881, la loge « Les Libres Penseurs du Pecq » est saisie d'une demande d'initiation émanant de Maria Deraismes. L'initiation eut lieu, le 14 janvier 1882, en présence de hauts dignitaires Maçons, députés et fonctionnaires. La loge est présidée par le vénérable Houbron, qui félicite la nouvelle initiée d'avoir « franchi avec fermeté les barrières maçonniques que, derrière elle, elle laisse maintenant ouvertes aux autres femmes » et lui remet un ruban de Maître richement décoré. Quelques mois plus tard, une minorité de Frères de la Loge (devenue majorité, après la démission du vénérable Houbron et de deux de ses amis) demande à être réintégrée sur les contrôles de la Fédération des Loges de la Grande Loge Symbolique Ecossaise. Maria Deraismes a fréquenté cinq mois la loge du Pecq.

La vie maçonnique de Maria Deraismes a été très courte, elle n'insiste pas et revient à ses activités profanes. Son salon est plus que jamais le rendez-vous des Francs-Maçons.

Comme la situation ne se modifie pas au cours des ans, malgré les efforts de Georges Martin, il ne reste plus qu'à fonder une Obédience nouvelle où les hommes et les femmes seraient également admis sous réserve des conditions d'usage. Le Dr Georges Martin présente et rédige un projet de Constitution des loges mixtes ; la loge « La Jérusalem Ecossaise » de la Grande Loge Symbolique est défavorable.

C'est à Maria Deraismes, assistée de Georges Martin, que reviendra l'honneur de fonder la Franc-Maçonnerie mixte ; elle convoque chez elle un certain nombre de femmes susceptibles de subir l'initiation maçonnique (72, rue Cardinet, le 1er juin 1892 et le 4 mars 1893). Puis trois réunions, sous la présidence de Maria Deraismes, permirent de constituer régulièrement la première loge de la Nouvelle Obédience (14 mars 1893, 24 mars 1893, 1^{er} avril 1893). Le Frère Georges Martin a toujours été présent : il « veut bien aider de ses conseils la Soeur Maria Deraismes pour la création de la nouvelle obédience maçonnique que cette Soeur croit devoir fonder à Paris ».

Le 4 avril 1893 est donc née la Grande Loge Symbolique Ecossaise « Le Droit Humain » et cette loge se veut mixte et internationale. Tel est le dessein de sa fondatrice, la loge étant ouverte à tous sans distinction de sexe, de religion, de race ou de nationalité.

Au cours de ces réunions, Maria Deraismes, décorée du cordon de Maître remis par le Vénérable de la loge « Les Libres Penseurs du Pecq », s'est comportée en Maître.

La nouvelle loge reprend ses travaux le dimanche 23 octobre, mais le 6 février 1894, Maria Deraismes expire ».

Publication des œuvres de Maria Deraismes

De son vivant même, un certain nombre de ses œuvres - comédies, articles ou conférences - sont diffusées sous forme de brochures ou réunies pour être publiées en livres. Après sa mort, Mme Féresse-Deraismes, sa sœur, publie ses œuvres complètes en sept tomes, cet ouvrage étant préfacé par Jean Bernard. Il n'est pas possible d'en donner ici un résumé même succinct. Contentons-nous d'évoquer :

- *Nos principes et nos moeurs* (1868) : sous ce titre général sont rassemblées un certain nombre de conférences données par Maria Deraismes sur des sujets divers tels que la polémique, la morale, la vie privée, l'éducation, le progrès ;

- *L'Ancien devant le Nouveau* (1869) : il s'agit de conférences philosophiques dont la lecture, à

notre époque, paraît particulièrement ardue, d'autant que le « positivisme », auquel s'attaque Maria Deraismes, est une doctrine bien oubliée aujourd'hui ;

– *France et Progrès* (1874) : il s'agit de considérations sur l'état de la France au lendemain de la guerre de 1870, lesquelles forment un véritable traité d'économie politique et de sociologie ; on est frappé, en parcourant ce document, de la modernité des idées exposées qui ne dépareraient pas les écrits de certains de nos contemporains.

– *Les droits de l'enfant* (1876) : elle y prône la recherche de paternité et s'intéresse au sort des enfants trouvés ; elle s'insurge contre les conditions d'exercice de la puissance paternelle et contre le fait qu'elle ne soit pas partagée entre le père et la mère ; elle s'indigne que la puissance publique ne fasse rien pour protéger les enfants maltraités ; elle dénonce l'exploitation du travail des enfants soit dans leur famille soit chez des employeurs peu scrupuleux, donnant au passage une description particulièrement réaliste de l'état de santé des enfants travaillant dans les manufactures ; d'une façon générale, elle remet en cause toute la législation relative à l'enfance.

A noter par ailleurs que Maria Deraismes est entrée en polémique avec deux écrivains de grand talent, Alexandre Dumas fils et Victorien Sardou.

Elle reproche à Alexandre Dumas fils, d'une façon générale, la façon misogyne dont il traite ses personnages féminins. N'oublions pas que, pour cet écrivain, les féministes sont des « femelles qui ne ressemblent à des femmes que lorsqu'elles sont mortes ». Elle entre en guerre contre lui à propos d'un pamphlet *Homme-Femme*, qu'il a publié dans le Figaro. On y trouve la phrase suivante : « Les deux manifestations extérieures de Dieu sont la forme et le mouvement. Dans l'humanité, le masculin est mouvement, le féminin est forme. De leur rapprochement naît la création perpétuelle ; mais ce rapprochement ne se fait pas sans lutte (...) ». La conclusion de ce beau discours est qu'on a parfaitement le droit de tuer une femme quand elle est adultère.

Les connaissances approfondies de Maria Deraismes en matière d'histoire et de philosophie lui permettent de réfuter point par point cette thèse, tout d'abord dans une conférence puis dans un long document, publié en 1872 et intitulé *Eve contre Dumas fils*. Au passage, elle ridiculise son adversaire avec un rare talent de polémiste : « Dans son *Homme-Femme*, il y a un trait de franchise que je ne saurais trop louer. Il avoue qu'il y a une foule de choses qu'il ne sait pas, qu'il ne saura jamais, sa jeunesse s'étant trop dispersée au hasard. Toutes ses oeuvres s'expliquent par ces quelques mots. En effet, il y a une foule de choses qu'il ne sait pas et cela se sent dans le cours de ses ouvrages. Par un travers commun à l'esprit humain, M. Dumas aime à parler de préférence des choses qu'il ignore. Son éducation a été faite de pièces et de morceaux, à l'aventure. Absence d'ordre et de méthode. Chez lui, on rencontre, à tout pas, des notions mal digérées (...). Un jour, il a conversé avec un savant et il en retient quelques bribes ; une autre fois, avec un homme politique ; peu après, avec un magistrat, un prêtre, un philosophe, une femme d'esprit, et le voilà sténographiant quelques phrases, quelques théories dans son cerveau, recousant le tout avec une certaine dextérité. N'ayant pas reçu par voie d'hérédité l'imagination exubérante de son père, n'ayant pas le don, si rare, de découvrir des idées et des situations neuves, M. Alexandre Dumas a visé à la profondeur ; il a voulu faire de l'analyse physiologique et psychologique. Malheureusement, il écrivit trop tôt (...) Quel a été son sujet d'observation, quel a été son milieu ? Le monde des coulisses, les paysages de carton, le bagout superficiel des comédiens, le monde des courtisanes de tous étages, la bohème des cafés ; en un mot tout de qu'il y a de plus factice, de plus frelaté au monde. Il ne passe pour savant qu'aux yeux des gens qui ne savent pas. »

Dans ce même document, Maria Deraismes émet, concernant la nature profonde des femmes, des idées aujourd'hui parfaitement évidentes, mais qui devaient beaucoup choquer à son époque. Par exemple, concernant leur sensualité : « Suivant l'arrangement social, on a décrété que la femme n'a point de passion, qu'elle ignore les incitations des sens. Des faits positifs, tels que le grand nombre de courtisanes, les aventures galantes dont le monde fourmille, les adultères fréquents, donnent un démenti formel à cette opinion (...). A ce sujet, l'influence de l'éducation est tellement forte, les idées sont tellement enracinées, le Code est si absurde que jamais femme n'ose s'expliquer sur ce point sincèrement, craignant de se faire déjuger. Et cela est si vrai, que tout mari est généralement trompé pour avoir ignoré le tempérament de sa femme, et s'être cru libéré de ce côté, tandis qu'un troisième personnage intervient et découvre, dans cette même femme, des tendances, des aptitudes que le mari n'avait même pas soupçonnées. »

L'autre auteur ayant suscité la colère de Maria Deraismes est Victorien Sardou, écrivant, peu après la guerre de 1870, une pièce de théâtre intitulée *Rabagas*. Elle estime en effet que, cette oeuvre étant jouée « au-delà du Rhin, nos vainqueurs se frottent les mains en disant : voilà les Français peints par eux-mêmes. Non seulement vaincus, envahis, ils se sont battus entre eux, mais les voici aujourd'hui tombés tellement bas qu'ils s'insultent eux-mêmes et crachent sur leur pays. Et sans cela, croyez-vous que je serais venue vous parler de M. Sardou ! ».

L'attaque contre cet écrivain est particulièrement élaborée ; dans une conférence prononcée le 21 janvier 1875 et publiée la même année, Maria Deraismes commence par un historique du théâtre considéré comme reflet de l'état de la société ; puis elle dépèce une à une les diverses pièces de Victorien Sardou en soulignant l'in vraisemblance de ses intrigues et sa méconnaissance profonde des ressorts de la psychologie. Enfin, après avoir analysé la pièce *Rabagas*, elle assène cette volée de bois vert : « Suivant l'auteur, la France est le seul pays où les âmes tarées, gangrenées, les « Rabagas » enfin, peuvent réussir et faire fortune (...). Il ne suffisait pas qu'un empereur rendît son épée à Sedan, qu'un maréchal de France livrât deux cent mille hommes à l'ennemi ; comme dernière humiliation, il nous était réservé de voir un auteur français tremper sa plume dans la boue et insulter son pays. Et notez que cet écrivain français ne doit sa réputation, sa richesse, son château, sa collection d'art qu'à la faveur du public de Paris (...). N'est-on pas en droit de lui dire : si la France fait la fortune des coquins, comment donc y avez-vous fait la vôtre ? ».

Monument, statue et médaillon

C'est le dimanche 13 octobre 1895 qu'a lieu une cérémonie donnant le nom de Maria Deraismes à une rue de Pontoise, dans le quartier de l'Hermitage, et dévoilant son monument, situé à proximité, et surmonté d'un buste dû à une femme sculpteur, Elisa Block.

Un banquet populaire, auquel « les dames sont admises », précède l'inauguration ; il a lieu à l'hôtel de Bordeaux, place de la Gare, au prix de 3,50 francs par personne, et compte 300 couverts.

Les pompiers, la société de gymnastique, les sauveteurs de Seine-et-Oise et la fanfare de Pontoise, diverses sociétés de libre pensée et quelques loges franc-maçonniques forment, avec les convives du banquet, le cortège qui se rend à l'Hermitage devant le buste de Maria Deraismes. Le maire de Pontoise, M. Lavoye, préside la cérémonie qui comprend la lecture de vers par un artiste du Théâtre Libre ainsi que de nombreux discours. Notons au passage que, parmi les notabilités prenant la parole, figurent deux femmes : Mesdames Griess-Traut et Léonie Rouzade.



La tombe de Maria Deraismes, au cimetière Montmartre (Cliché S. Contour).

Le buste en bronze ainsi inauguré est, au cours de la dernière guerre, enlevé par l'occupant - comme beaucoup d'autres à l'époque - afin d'être utilisé comme matière première pour la fabrication d'armements. Il ne sera pas remplacé bien que sa stèle figure toujours au même emplacement.

Une autre statue de Maria Deraismes, en pied celle-ci et due au sculpteur Barrias, est érigée en juin 1895, à l'initiative de la Société pour l'Amélioration du Sort de la Femme et la Revendication de ses Droits. L'emplacement choisi est le square des Epinettes (17ème arrondissement), près de son domicile parisien.

Cette statue est également enlevée pendant la dernière guerre. Toutefois, un moulage ayant été préalablement pris, il s'avère possible, après la fin des hostilités, d'en fondre une réplique. Celle-ci, perchée sur un haut piédestal, orne de nouveau le calme jardin.

On peut aussi se recueillir sur la tombe de Maria Deraismes, au cimetière Montmartre. Cette pierre tombale est surmontée d'un médaillon, dû au sculpteur Daniel Dupuis, la représentant de profil.



Médaillon surmontant la tombe de Maria Deraismes (Cliché S. Contour).

Bibliographie

- Epreuves corrigées d'articles publiés par Maria Deraismes entre 1866 et 1870 - Bibliothèque Marguerite Durand
- *Le Républicain de Seine-et-Oise* - Années 1880 à 1884
- *Le Progrès de Seine-et-Oise* - 10 février et 3 novembre 1894 - 2 et 9 février, 22 juin, 5 et 19 octobre 1895 - 11 juillet et 21 novembre 1896
- *Maria Deraismes - Oeuvres complètes*, Félix Alcan éditeur, Paris 1896
- *Histoire des féminismes français*, Jean Rabaut, Stock 1978
- *Dictionnaire de la Franc-Maçonnerie*, Daniel Ligou, Presses Universitaires de France, publié en 1987 et mis à jour en 1991
- Divers articles concernant Maria Deraismes, réunis en dossier à la Bibliothèque Marguerite Durand
- Fonds Abbé Lefèvre, dossier n°45, Archives municipales de Pontoise

Solange Contour

